

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR DE PETITPRÉ, MADAME
DE RONCHARD, MONSIEUR MARTINEL,
LÉON DE PETITPRÉ.

MADAME DE RONCHARD, debout, se promenant
avec agitation.

Minuit moins sept! Voilà près de dix
heures qu'il est parti!

LÉON, assis à gauche

Mais, ma tante, en comptant une demi-heure de voiture pour aller, une demi-heure pour revenir, il lui reste tout juste une heure pour ce qu'il avait à faire.

MADAME DE RONCHARD.

C'est donc bien long, ce qu'il avait à faire?

LÉON.

Oui, ma tante. Et puis, pourquoi s'énerver en comptant les minutes? Votre agitation ne changera rien à l'événement, n'avancera pas le retour de Jean d'une seconde et ne fera pas marcher plus vite les aiguilles de la pendule.

MADAME DE RONCHARD.

Comment veux-tu qu'on ne s'énerve pas

quand on est remplie de souci, quand le cœur bat et quand on sent que les larmes vous montent aux yeux?

LÉON.

Vous voyez bien, ma tante, que vous n'êtes pas si méchante que ça.

MADAME DE RONCHARD.

Tu m'agaces.

MARTINEL, assis près de la table.

Ne vous tourmentez pas, Madame. La situation est délicate, mais elle n'est pas inquiétante, pas menaçante, si nous savons y apporter, au moment voulu, du sang-froid et de la raison.

LÉON.

Oui, ma tante. M. Martinel dit vrai.

MADAME DE RONCHARD, passant à droite.

Vous êtes à battre, tous les deux. Vous savez tout et vous ne voulez rien dire... Ah ! les hommes sont terribles ! Pas moyen de leur faire avouer un secret.

MARTINEL.

Jean va venir et il vous apprendra tout. Un peu de patience.

PETITPRÉ.

Oui, soyons calmes. Essayons de parler d'autre chose, ou de nous taire, si nous pouvons...

MADAME DE RONCHARD.

Se taire ? C'est ce qu'il y a de plus difficile...

UN DOMESTIQUE entre par la droite.

On demande M. Martinel en bas.

MARTINEL.

Vous permettez ? (Au domestique.) Bon ! j'y vais. (Il sort à droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins MARTINEL,
LE DOMESTIQUE

MADAME DE RONCHARD, allant vivement au domestique.

Baptiste... Baptiste... Qui est-ce qui demande M. Martinel ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, Madame ; c'est le concierge qui est monté.

MADAME DE RONCHARD.

Eh bien ! allez voir sans vous montrer, et vous reviendrez nous l'apprendre tout de suite.

PETITPRÉ, qui s'est levé à l'entrée du domestique.

Non ! Je ne veux pas les espionner. Attendons. Ce ne sera pas long maintenant.

(Au domestique.) Allez.

(Le domestique sort.)

MADAME DE RONCHARD, à Petitpré.

Je ne te comprends pas, Adolphe ! Tu es d'un calme ! On dirait qu'il ne s'agit pas du bonheur de ta fille. Moi, je bous.

PETITPRÉ.

Ça ne sert à rien.

MADAME DE RONCHARD.

Si on ne faisait que ce qui sert à quelque chose !

PETITPRÉ, s'asseyant près de la table, à droite.

Causons, au contraire ; causons raisonnablement, maintenant que nous voilà en famille et que M. Martinel est parti.

MADAME DE RONCHARD, s'asseyant à droite.

S'il pouvait s'en retourner au Havre !

LÉON, s'asseyant à gauche de la table.

Ça ne changerait rien qu'il soit au Havre.

PETITPRÉ.

Quant à moi, je pense...

MADAME DE RONCHARD, l'interrompant

Mon opinion, à moi, voulez-vous que je vous la dise? C'est qu'on nous prépare quelque chose; qu'on veut nous mettre dedans, comme on dit.

PETITPRÉ.

Mais pourquoi? Dans quel intérêt? M. Jean Martinel est un honnête homme, il aime ma fille. Léon, dont j'apprécie le jugement, bien qu'il soit mon fils...

LÉON.

Merci, papa!

PETITPRÉ.

... Léon a pour lui autant d'estime que d'amitié. Quant à l'oncle...

MADAME DE RONCHARD.

Ne parlons pas d'eux, si tu veux. C'est cette femme qui est en train de nous mettre dedans. Elle a joué quelque comédie et elle a choisi aujourd'hui pour le dénouement. C'est son coup de théâtre, son coup du traître...

LÉON.

Comme à l'Ambigu.

MADAME DE RONCHARD.

Ne ris pas. Je les connais, ces femmes-là. J'en ai assez souffert.

PETITPRÉ.

Eh! ma pauvre Clarisse, si tu avais su le comprendre, tu l'aurais tenu si bien, ton mari.

MADAME DE RONCHARD, se levant.

Qu'est-ce que tu appelles le comprendre? Pardonner, vivre avec ce coureur, rentrant on ne sait d'où? Je préfère encore ma vie brisée et ma solitude... avec vous!

PETITPRÉ.

Tu avais raison sans doute à ton point de vue d'épouse, mais il existe d'autres points de vue peut-être moins égoïstes et certainement supérieurs, comme celui de la famille.

MADAME DE RONCHARD.

De la famille? Tu dis que j'ai eu tort au point de vue de la famille, toi, un magistrat!

PETITPRÉ.

Ça m'a rendu très prudent, d'avoir été

magistrat, d'avoir vu passer sous mes yeux tant de situations équivoques ou terribles qui, mettant ma conscience à la torture, m'ont donné de cruelles heures d'indécision. L'homme est souvent si peu responsable, les circonstances sont tellement puissantes, l'impénétrable nature est si capricieuse, les instincts sont si mystérieux, qu'il faut être tolérant et même indulgent devant les fautes qui ne ressemblent pas à des crimes et qui ne prouvent rien de scélérat ni de vicieux dans un être.

MADAME DE RONCHARD.

Tromper sa femme n'est pas scélérat? Tu dis cela devant ton fils? Voilà un joli enseignement! (Passe à gauche.)

LÉON.

Oh! j'ai mon opinion faite là-dessus, ma tante.

PETITPRÉ, se levant.

Ce fut un crime, ce n'en est presque plus un. Il est considéré aujourd'hui comme si naturel qu'on le punit à peine. On le punit par le divorce, châtement de délivrance pour beaucoup. La loi préfère désunir à huis clos, timidement, plutôt que de sévir comme autrefois...

MADAME DE RONCHARD.

Vos théories d'aujourd'hui sont révoltantes... et je dis...

LÉON, se levant.

Ah ! voilà M. Martinel !

SCENE III

LES MÊMES, MARTINEL

MARTINEL, très ému.

Je viens remplir une mission très délicate. Jean, qui s'est rendu chez lui avant d'oser se présenter ici, m'a envoyé le docteur Pellerin. Je suis chargé par lui de vous mettre au courant de la situation douloureuse où il se trouve, où nous nous trouvons tous.

MADAME DE RONCHARD.

Enfin ! nous allons savoir quelque chose !

MARTINEL.

Par une lettre que vous allez lire, nous

avons appris ce soir, chez vous, une nouvelle foudroyante. Une femme dont vous connaissez tous l'existence était à l'heure de mourir.

MADAME DE RONCHARD.

Oh! je l'avais bien prédit, qu'il s'agirait d'elle.

LÉON.

Laissez-le parler, ma tante.

MADAME DE RONCHARD.

Et maintenant qu'elle l'a vu, comment va-t-elle, votre mourante? Mieux, sans doute?

MARTINEL, simplement.

Elle est morte, Madame, morte devant lui.

MADAME DE RONCHARD.

Juste ce soir!... C'est impossible!

MARTINEL.

Cela est pourtant, Madame.

LÉON, à part.

Pauvre petite Musotte!

MARTINEL.

Il y a un point grave. Elle laisse un enfant, et cet enfant est de Jean.

MADAME DE RONCHARD, stupéfaite.

Un enfant!

MARTINEL, à Petitpré.

Lisez la lettre du médecin, Monsieur.
(Il lui remet la lettre, Petitpré la lit.)

MADAME DE RONCHARD.

Il avait un enfant, et il ne l'a pas dit, il ne l'a pas avoué, il nous l'a caché? Mais c'est infâme!

MARTINEL.

Il vient de l'apprendre tout à l'heure.

MADAME DE RONCHARD.

Il vient de... C'est trop fort à la fin! Vous vous moquez de nous, Monsieur.

LÉON.

Mais, ma tante, laissez mon père répondre. Moi, je vais trouver Gilberte. Elle doit mourir d'anxiété. Nous n'avons pas le droit de lui cacher plus longtemps la vérité. Je vais la lui apprendre.

MADAME DE RONCHARD, l'accompagnant.

Tu auras beau dire et beau faire, tu n'arrangeras pas les choses.

LÉON, près de sortir à gauche.

En tous cas, je ne les embrouillerai pas comme vous le faites! (Il sort.)

SCÈNE IV

PETITPRÉ, MARTINEL,
MADAME DE RONCHARD.

PETITPRÉ, qui a fini de lire la lettre.

Alors, Monsieur, vous affirmez que votre neveu ignorait la situation de cette femme?